

Saphed.

Saphed est à plus de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer et de mille au-dessus du lac. C'est dire que, depuis ce matin, nous avons fait une rude ascension. Le dernier coup de collier nous amène par le plus étroit des sentiers, et en côtoyant un précipice, au sommet de la montagne conique où la ville est bâtie. Vers le milieu du x^{ix}^e siècle, Saphed avait été fortifiée par les Croisés. On voit encore les restes de l'enceinte flanquée de tours qui entoura sa partie la plus élevée et la trace du double fossé, creusé dans le roc, qui protégea ses remparts. Il est aujourd'hui envahi par les décombres. Depuis le moyen âge, cette cité joua un rôle dans les guerres qui ensanglantèrent le pays. Au point de vue biblique ses souvenirs sont à peu près nuls, mais nous allons y trouver la société juive en pleine prospérité, et par ce côté Saphed offre un véritable intérêt.

D'abord, grâce à l'opiniâtreté de notre drogman, qui veut absolument nous installer chez des religieuses grecques, tandis que nous avons nos indications chez le vice-consul d'Autriche, nous parcourons solennellement les trois quartiers de la ville à travers des rues étroites qui montent ou descendent sans cesse en escaliers fort dangereux. Deux palanquins dans Saphed, c'est un événement

inouï. La foule immense qui se forme autour de nous en est la preuve. Les religieuses sont en vacances pascales et absentes pour toute la semaine. A voir le petit réduit où elles logent, je n'en suis pas fâché. Nous donnons au drogman l'ordre d'aller frapper à la porte du vice-consul, chez qui nous voulions descendre d'abord. Mais comme nous avons mis pied à terre, le curé grec-catholique, averti de notre arrivée, est accouru pour nous faire les honneurs de son divan. Quel divan ! Il est contigu à l'habitation des religieuses, mais j'aime à croire pour leur honneur qu'elles ne sont pas chargées d'y entretenir la propreté. Une foule d'hommes, amis sans doute du curé, envahit bientôt le vaste appartement. Chacun d'eux nous a baisé la main et est allé révérencieusement prendre place au fond de la salle. Un verre d'eau que nous avons demandé paraît enfin sur la table. Je prie M. Vigouroux, que je sens plus exténué que moi, de boire le premier. Il me rend la même politesse, et, tandis que nous discutons, un des assistants s'avance, prend le verre et le vide d'un trait, sans doute à notre intention. Un peu surpris, je réitère ma demande au curé, qui cette fois fait apporter une cruche pleine. Allons-nous boire enfin ? Non, car un autre indiscret, prévenant tous nos mouvements, s'est emparé de la petite amphore et boit, l'infâme, en mettant le goulot dans sa bouche avec la plus dégoûtante insistance. Nous partons, mon ami et moi, d'un bel éclat de rire au milieu du silence d'ailleurs le plus religieux, et force nous

est de remettre à plus tard le plaisir d'étancher notre soif.

Cependant les hommes ne sont pas seuls curieux à Saphed. Les femmes les suivent de près. C'est par les fenêtres qu'elles regardent d'abord, puis par les deux portes ouvertes. Enfin, n'y tenant plus, elles se déterminent à traverser la salle pour venir solennellement nous saluer. Les unes après les autres elles s'avancent, et, levant leur main droite à la hauteur de la tête, elles s'inclinent avec beaucoup de grâce jusqu'à toucher la terre du bout des doigts, puis se redressent lentement pour demeurer à moitié penchées devant nous, la main sur la bouche, dans l'attitude respectueuse de quelqu'un qui attend l'ordre de parler. Mais que dire, puisque nous sommes incapables de nous comprendre? M. Vigouroux ouvre une conversation avec son bréviaire. Seul je dois faire face à cette situation critique sous peine d'être incivil. Elles appartiennent évidemment à la haute société de Saphed. Sous leurs riches vêtements de soie et parées du large collier de perles, le *rabid* des anciens, qui flotte sur leurs épaules et y fait miroiter de petits soleils d'or, elles ont grand air. L'épouse de Tobie, qui habita non loin de Saphed, dut être ainsi vêtue. Je leur fais signe de s'asseoir. Le curé, ne parlant pas notre grec, ne peut nous servir d'interprète. Je m'impatiente en italien, ce qui semble inoffensif. Justement l'une de nos visiteuses sait s'exprimer dans cette langue. La glace est rompue, et les compli-

ments les plus pressés, les offres d'hospitalité les plus instantes, les requêtes les plus chaudes en faveur du curé et de sa pauvre église nous sont adressés coup sur coup.

Le drogman ne revient plus. Il faut pourtant lever la séance. On se charge de nous diriger sans lui vers la maison du consul. Remontant gravement sur nos palanquins, nous traversons la ville une fois de plus. A notre gauche s'échelonne en amphithéâtre le quartier juif, dominant un précipice, et les bazars. Bientôt nous sommes pris entre deux processions, l'une qui nous accompagne, l'autre qui vient nous faire accueil. Celle-ci est précédée d'une sorte de suisse d'église, habillé en vieux de la vieille, traînant un grand sabre, et reposant sa main gauche sur une canne de tambour major. Il précède un personnage en habit et chapeau noir qui est évidemment le consul. Nous mettons pied à terre pour lui présenter nos devoirs. Il nous accueille avec toute l'effusion d'un Polonais et la cordialité d'un fervent catholique. Il a fait bâtir une chapelle près de sa maison, et depuis quatre ans il attend qu'un prêtre catholique vienne y célébrer le saint sacrifice dans le rite romain. C'est une consolation que nous lui promettons. Demain, à trois heures du matin, nous dirons la messe dans le petit sanctuaire. Il demande la faveur de nous la servir. En même temps le cortège s'ébranle et ici se reproduit, mais dans de plus vastes proportions, une scène dont j'avais déjà été témoin à Jérusalem sur le passage du cadî,

près de la porte de Jaffa; c'est une formidable distribution de taloches à tous ceux qui, sur notre route, s'avancent curieusement pour nous voir de trop près. Le cawas donne l'exemple, et notre drogman arrive à point pour le suivre au delà de tous nos désirs. Cependant nul ne se fâche. Il paraît que c'est l'assaisonnement naturel de toute réception faite à des personnages importants. M^{me} Miklasiewicz et ses six enfants nous attendent au seuil de leur confortable demeure. C'est un charme de trouver au sommet des montagnes de Nephtali une hospitalité tout européenne. Nos appartements sont d'une propreté irréprochable, et nous pouvons enfin boire de l'eau fraîche qu'aucun indiscret ne nous dispute.

Dès les premiers mots échangés, nous avons constaté que le consul était un homme intelligent et bien intentionné. Il connaît admirablement le pays, car il l'habite depuis trente-cinq ans. De son balcon il se plaît à nous montrer les sites célèbres qui sont autour de nous. Au nord, dans les montagnes, c'est Meiroun et Kefr-Birim avec leurs vieilles synagogues rappelant tout à fait celle de Tell-Hum. Les Juifs ont toujours eu des communautés florissantes dans la haute Galilée. Supplantés par les Maronites à Kefr-Birim, ils n'en continuent pas moins de s'y rendre annuellement en pèlerinage pour vénérer les tombeaux du prophète Abdias et du juge Barak. A Meiroun se trouve la fameuse caverne dite des Quarante-Sépultures ou de Hillel l'ancien. Elle est creusée dans la

montagne. On y visite aussi les tombeaux de Jochanan Sandelar, de Siméon Ben-Yokai et de son fils Éléazar, rabbins jadis fort célèbres. Entre ces deux villages, El-Djich, sur un plateau élevé, rappelle l'ancienne Giscala. C'est là que Jean, fils de Lévi, leva l'étendard de la révolte contre les Romains. Saint Jérôme croit que la famille de saint Paul était originaire de ce bourg¹. Plus près de nous, sur l'autre côté du vallon, Aïn-Zeitoun, au milieu de la verdure de ses jardins, aurait été une halte de Jésus dans son voyage vers les frontières de Tyr et de Sidon. Ces frontières sont vers le nord-ouest, derrière les montagnes. Là commençaient les pays de culture hellénique et d'une civilisation toute païenne. On connaît la scène émouvante où la Chananéenne, à force de cœur, de foi et même d'esprit, obtint du Seigneur la guérison miraculeuse de sa fille. Dans un mot sévère du Maître elle sut trouver la formule gracieuse d'une nouvelle et décisive instance, et, acceptant d'être petite chienne pour sauver son enfant, elle arracha un cri d'admiration à Jésus étonné.

Cependant la fête juive devient de plus en plus bruyante. Nous demandons à nous y mêler. Rien de plus intéressant que d'observer de près cette foule de six à huit mille israélites se livrant avec une joie naïve à des réjouissances qui n'ont rien de compromettant. Sous leurs vêtements de fête, avec un peu d'enthousiasme au

¹ De Script. Eccles., c. v.

front et de gaieté dans la démarche, ces gens-là sont pour nous toute une révélation. Nous n'avions encore vu partout que des juifs tristes et humiliés. Ici ils sont triomphants. Des groupes d'hommes et de femmes s'avancent vers nous en dansant au son du tambourin, avec des refrains que la foule répète. D'autres font des rondes autour des grands oliviers. Les femmes sont remarquables par la richesse de leurs costumes. Les couleurs voyantes leur plaisent entre toutes, et du blanc au rouge écarlate, du jaune au bleu saphir, elles épuisent les diverses variétés de ton, et obtiennent des effets d'une grâce infinie. Elles portent un premier bracelet d'or ou d'ivoire au poignet et un second au coude, le *camid* et l'*eç'ada* des anciens. De petits sacs richement brodés (*charitim*) pendent à leur ceinture. Comme au temps de Jérémie, on peut dire qu'elles se déchirent encore et se fendent les yeux avec le *pouch*, extrait de plomb qui sert à colorer les alentours des paupières pour rendre le regard plus doux et plus brillant. Quelques-unes tiennent un narguileh et fument, ce qui est moins patriarcal. La plupart n'ont pas de cheveux. D'après un usage détestable, la jeune mariée offre à son époux sa virginale chevelure et ne la laisse plus repousser. Le bandeau couvert de plaques d'or et d'argent qui ceint son front, les boucles superbes qui ornent ses oreilles ne corrigent pas cette affreuse lacune. En revanche, les hommes portent de longues mèches, ce que nous appelons des anglaises, tombant

jusque sur leur poitrine. Singulier système de compensation! Peut-être prétendent-ils accentuer ainsi l'observance du Lévitique : « Vous ne couperez pas en rond les coins de votre chevelure¹. » Ces gens-là ne nous sont pas hostiles. Ils viennent en grand nombre nous baiser les mains.

Le soir nous avons invité le consul à dîner avec nous. Sa conversation est des plus intéressantes, et sa manière d'envisager la topographie biblique des plus subversives. Il ne veut pas chercher Capharnaüm au bord du lac. Il le trouve au sud-est de Saphed avec son nom exactement maintenu, aux ruines de Kefer-Anam. Non loin d'elles, à Ferradiéh, jaillit la source décrite par Josèphe, car après avoir fait tourner plusieurs moulins elle va arroser, à travers le ouady des Colombes, la plaine de Genezareth. Là était la frontière de Zabulon et de Nephtali; là passait la voie romaine; là sont perçus encore comme autrefois les droits de transit sur les marchandises. Là sont les débris d'une ville considérable et des grottes dont l'une est dite de Marie-Madeleine. Quand les musulmans passent à Kefer-Anam, ils descendent de cheval pour vénérer cette caverne, et tout serment fait devant elle demeure absolument inviolable. Parmi les ruines de l'antique cité, celles de la synagogue attirent l'attention des voyageurs. Un juif est venu récemment dire au consul : « Veux-tu faire une belle spéculation? Kefer-Anam est l'antique Capharnaüm, j'en ai des

¹ Lévit., xix, 27.

preuves irréfragables. Achetons de moitié ces ruines, et nous les revendrons chèrement aux chrétiens le jour où ils sauront ce que je sais. » Le consul a refusé. Le juif a acheté seul, mais le consul n'en croit pas moins à l'authenticité de ce site. « Kefer-Anam, dit-il, près de la grande source de Ferradiéh, était sur une hauteur, comme le prouve la prophétie de Jésus; l'orgueilleuse ville qui voulait monter jusqu'aux nues a été terriblement nivelée. » J'aimerais mieux pour le succès de cette thèse, que Kefer-Anam fût sur le bord de la mer. L'excellent consul n'en est pas moins intéressant avec ses vues très originales et surtout sa collection de chants populaires, dont l'un : *la Fille du pêcheur de Bethsaïda*, nous a paru ravissant.

En retour nous nous engageons à plaider la cause de Saphed auprès des Dominicains de France qui devront chercher en Palestine une station d'été pour leurs religieux. Ces bons Pères, toujours en avant pour propager la lumière, — le chien de saint Dominique ne porte pas en vain un flambeau dans sa gueule, — ont la pensée de créer à Jérusalem une maison d'études bibliques. Chacune des trois provinces doit envoyer au couvent de Saint-Étienne un homme spécial déjà familiarisé avec les études archéologiques et les questions scripturaires qui s'y rattachent. Autour d'eux iront se former de jeunes religieux qui reviendront ensuite parmi nous mettre en honneur l'étude des saints Livres; rendue palpitante d'intérêt par l'application de constatations archéologiques, topographiques ou

historiques récentes à des événements, des usages, des lieux qui, étant loin de nous, condamnent la piété à vivre trop souvent dans un vague insuffisant pour fixer la foi et parler à la raison. Le grand mouvement catholique, je ne cesse de le répéter, doit être dirigé de ce côté. Un peu de réalisme est nécessaire à l'homme qui n'est pas tout esprit. On comprend surtout l'intervention de Dieu dans l'histoire de l'humanité, quand on se rend compte des lieux et des conditions où elle s'est produite. Tous les prêtres qui voudront étudier sur place ces vitales questions trouveront alors à Saint-Étienne un asile, une bibliothèque et des hommes compétents pour les aider. Comme au temps des fortes chaleurs le travail n'est plus possible à Jérusalem, nous conseillerons aux vaillants religieux de s'assurer ici même une paisible retraite d'été. Ils se trouveront à Saphed dans un milieu aussi agréable comme fraîcheur qu'intéressant comme recherches à entreprendre. Le brave consul aura ainsi la consolation que souhaite sa piété et que mérite son bon cœur.

Nous nous couchons à onze heures pour nous lever à deux. Un chacal vient au clair de lune glapir près de ma fenêtre. Son museau touche à la vitre, d'une balle je pourrais le foudroyer.

Mercredi, 4 avril.

Les gens de la maison sont restés sur pied toute la nuit pour entendre notre messe à trois heures.

La chapelle est convenablement ornée. Nous prions pour l'excellente famille qui nous a si bien accueillis, et avant le jour nous partons.

La descente, rapide, est dangereuse au milieu des ténèbres, mais Dieu nous garde, et aux premiers rayons du soleil nous sommes dans la plaine, près du Jourdain, au pont des Filles-de-Jacob. Une petite tour en commande l'entrée occidentale et abrite un poste de douaniers. Ces messieurs n'auront pas à visiter nos bagages, car, voulant remonter jusqu'à Baniyas, nous tournons à gauche sans passer devant eux. Le pont a trois arches. Il est bâti en pierres basaltiques. Sous un bouquet d'arbres, les Arabes vénèrent un tombeau circulaire où ils supposent que sont ensevelies les filles de Jacob. J'ignore ce qui a donné lieu à cette étrange tradition. Rien n'indique dans l'Écriture que Jacob soit jamais passé ici, encore moins qu'il y ait perdu ses filles.

Nous atteignons bientôt et nous côtoyons les eaux de Mérom, aujourd'hui le lac El-Houleh. Vue de plus haut, la blanche nappe d'eau nous avait produit l'effet d'un tapis triangulaire argenté, auquel les papyrus et les nénuphars font une gracieuse bordure. D'ici elle est à peine visible à travers les hautes herbes. Le petit Jourdain la traverse d'un bout à l'autre. Nous sommes au site historique où Josué écrasa Jabin, roi de Hazor, et ses alliés¹. La plaine est d'une fécondité étonnante. Des Bédouins

¹ Josué, xvi, 7-10.

Ghaouarinehs l'exploitent en payant une redevance annuelle au sultan.

A ce réveil du jour, la vie éclate partout. Des chevaux courent dans les prés, les oiseaux chantent dans les arbres, les abeilles butinent sur les fleurs, de grands et robustes chameaux paissent dans l'herbe et les hommes suent au travail, tandis que des troupeaux de buffles, immobiles comme des statues de basalte, prennent dans les marais du Jourdain un bain prolongé. C'est leur meilleur moyen de défense contre les moustiques qui abondent dans ces parages. Ils nous regardent de leurs gros yeux stupides et sanguinolents. Un pélican mélancolique médite au milieu des roseaux. Quelques sangliers s'enfoncent précipitamment dans les fourrés. Des Bédouines aux longs cheveux crépus, au visage affreusement tatoué, à la narine ornée du *nézem* hébraïque, cet anneau détestable qui défigure le profil le plus correct, nous offrent de leurs mains noires et sales du lait et des fleurs que nous nous empressons de refuser.

La plaine est ici entièrement envahie par les marécages, et nous devons côtoyer le flanc de la montagne pour éviter les fondrières. Si Hazor fut à notre gauche, vers ces ruines que nous apercevons à trois kilomètres sur la hauteur, je me demande comment les chars de fer du roi ou des rois Jabin, car ce nom a été commun à plusieurs princes de ce pays, passaient jadis dans des terres si détrempées. Plus avant dans les montagnes, vers le nord, est Kédès avec de belles